Comment la romancière Louise Mey fait entendre la révolte d'une ado harcelée dans un collège privé

Dans son dernier roman pour adolescents, Louise Mey scrute une situation de violence à travers le point de vue d'une élève victime. Elle détaille le propos de ce récit plein de rage, qu'elle veut aussi porteur de la possibilité d'agir.

Télérama
Jafar Panahi
Courage, filmons
CANNES
Les temps forts du Festival
Le magazine en format numérique
Lire le magazine

« Mon genre n'est pas l'autofiction, mais je fais partie de ces personnes qui arrivent à mieux comprendre leurs émotions en écrivant les choses. » Éd. Dwam

Par Raphaële Botte

Réservé aux abonnés

Publié le 28 mai 2025 à 11h49

La romancière Louise Mey publie de la littérature jeunesse et du roman noir social et féministe pour les adultes. Dans *Sainte-Marie-des-Haines-Infinies* (éd. La Ville brûle), elle décortique avec autant de rage que de justesse une situation de harcèlement et de violence sociale dans un établissement privé catholique. Le contexte des révélations actuelles et de la libération de la parole des victimes, dans lequel ce texte sort, lui confère une tonalité encore plus singulière. Rencontre avec une autrice aussi bouillonnante et préoccupée que réfléchie et précise dans son propos.

> **Lire la critique**
> TTT “Sainte-Marie-des-Haines-Infinies”, la violence en milieu scolaire disséquée sur fond de vengeance

Votre nouveau roman pour les adolescents résonne tristement avec l’actualité. Dans quel contexte l’avez-vous écrit ?
Le temps de l’édition n’est pas du tout celui de la presse. Même s’il est parfois possible de réagir à des actualités et de sortir des livres en trois mois, ce n’est pas mon cas. Ce roman a eu une chronologie étonnante. Tout a commencé par une idée de titre : *Les rêves de feu de Puta Serpente.* Ce n’est pas celui qui est en couverture [il est en sous-titre, à l’intérieur, ndlr], car il est compliqué à faire figurer sur un roman pour adolescents. Pourtant ce sont vraiment ces mots, leur sonorité et la violence évoquée, qui m’ont inspiré la première version écrite pendant l’été 2023. Je savais dès le début que ce serait l’histoire d’une fille très en colère. J’ai laissé ce texte reposer près d’un an avant d’en discuter avec Marianne Zuzula, mon éditrice à La Ville brûle, qui est une maison prête à accueillir de tels textes. Des textes en colère.

Quelle est cette colère ?
Le personnage principal se purge. Ses journées l’étouffent, la saturent. Le soir, elle recrache tout, vomit presque sa journée. Il n’est pas dit que c’est un journal intime, mais c’est de l’ordre du monologue intérieur. Sur le fond, les thèmes du harcèlement et de la violence sociale n’intimidaient pas du tout mon éditrice. Mais sur la forme, il manquait de la respiration. Ma première version était trop oppressante. Je ne veux pas que mes personnages souffrent pour rien et je ne crois pas non plus qu’il faille faire souffrir le lecteur.

C’est-à-dire ?
Il faut que cela montre quelque chose. Cela me vient peut-être de mes romans noirs pour les adultes, dans lesquels je traite souvent des dynamiques de pouvoir et des violences sexistes et sexuelles. Ma motivation première a été de faire des histoires où les victimes avaient une agentivité (la capacité à être acteur de son existence, la puissance d’agir), car, dans le polar, il y a beaucoup d’histoires où les corps féminins sont vraiment soumis à énormément de violence pour servir l’avancement de l’intrigue ou un héros masculin… Quand on écrit et qu’on a la chance de publier, c’est comme si on ajoutait quelque chose à une espèce de flot, à une culture commune qui circule entre nous tous. Moi, je veux mettre dans ce flot des histoires où les gens ne souffrent pas pour rien. J’ai retravaillé mon écriture, mis des virgules, fait des phrases plus courtes, permis des respirations pour que mon propos ne soit pas noyé dans une écriture trop violente.

> **À lire aussi :**
> Le polar français féministe, ces livres où les femmes ne sont plus les victimes, mais les héroïnes

Quel est le terreau de ce propos précisément ? Une histoire personnelle ? Des témoignages ?
Non, je n’ai pas recueilli de témoignages de victimes. Ce n’est pas mon mode d’écriture, j’aurais l’impression de capitaliser sur la tristesse ou le traumatisme de vraies personnes. Ce n’est pas non plus mon histoire. Mon genre n’est pas l’autofiction, mais je fais partie de ces personnes qui arrivent à mieux comprendre leurs émotions en écrivant les choses. Mes histoires, pour les enfants, les adolescents et les adultes, me prennent littéralement la tête. J’y mets les questions qui m’animent, qui me traversent. J’écris sur des violences sexistes, sur la place des femmes. Je pense, de manière très personnelle, que l’écriture, ça peut, et idéalement ça doit, être utile. J’essaie d’atteindre des questions universelles et de les poser d’une manière qui puisse interroger le plus grand nombre.

Est-ce que le fait de vous adresser ici à des adolescents change quelque chose ?
Ce n’est pas le premier roman jeunesse dans lequel je parle du harcèlement. Je fais de nombreuses rencontres scolaires et, quand je parle à des classes,

LES PLUS LUS

1 TÉLÉVISION
Anne-Sophie Lapix écartée du 20 heures de France 2 : la journaliste paie-t-elle son indépendance ?

2 TÉLÉVISION
“Nus et culottés : Objectif Mont-Saint-Michel”, un épisode placé sous le signe de la renaissance pour Nans et Mouts

3 ARTS
En Pays de la Loire, le “tsunami” des coupes budgétaires dans la culture fait déjà des ravages

4 TÉLÉVISION
Canal+ devrait arrêter son émission “Le Cercle”, après vingt ans de critiques pointues et passionnées

je m'adresse potentiellement à des personnes harcelées et à des personnes harceleuses. Cette question est inhérente à notre société, à ses dominations, à ses violences. Il y a cette idée fausse que les enfants sont protégés à l'école. Si, pour certains, remettre l'uniforme est une solution, je pense que c'est illusoire. Les enfants savent très bien quelle est leur position dans l'échelle sociale. C'est aussi le sous-texte de la violence qui se joue dans ce roman.

> “ ”
>
> **Les enfants et les adolescents disent des choses : pas forcément aux parents, pas toujours avec des mots, mais parfois dans leur façon de s'habiller, dans leurs comportements…**

Votre héroïne est violemment malmenée dans son collège et observe d'autres graves dysfonctionnements. Son père l'aime, il est présent et pourtant elle ne lui en parle pas. Pourquoi ?
Les gamins ont toute une vie dont les parents n'ont aucune connaissance. Ça ne leur appartient pas et ils ne la comprendraient pas. Dans mon roman, le père est dans la douceur, il ne veut pas forcer la parole. Cela arrive dans des tas de familles. Quand ça ne va pas bien, on pense que c'est le collège, que c'est compliqué et que ça va aller mieux. J'ai voulu écrire cette souffrance individuelle, qui n'est pas la même chose que ce qu'une société ne veut pas voir. J'ai regardé l'audition de François Bayrou [le 14 mai, dans le cadre de la commission d'enquête parlementaire sur les violences dans les établissements scolaires, ndlr] et j'ai entendu ses justifications sur ce qu'il appelle le *« continent caché »*. Là, je ne suis pas d'accord. Ce n'est pas vrai : les enfants et les adolescents disent des choses. Pas forcément aux parents, pas toujours avec des mots, mais parfois dans leur façon de s'habiller, dans leurs yeux, dans leurs comportements…

Était-ce une évidence d'inscrire cette histoire dans un établissement scolaire privé ?
Je ne fais pas une étude sur les établissements privés, ni une enquête. Je ne tiens pas un propos sociologique et je ne me suis pas documentée en ce sens pour écrire. Cela me permettait de creuser une forme de violence sociale. Par exemple, se dire qu'entre gens de bonne famille tout ira bien est une fausse idée. Ce sont aussi des gamins qui ont un sens aigu de leur place dans le système et de la forme d'impunité que ça leur offre. Du point de vue de l'histoire, ça me semblait convenir. Mais attention, je viens de l'enseignement public et des situations de harcèlement, j'en ai vu, j'en ai subi. Les enfants ne sont protégés nulle part. Ce n'est pas la question.

À lire aussi :
Harcèlement scolaire : “On a longtemps estimé que cette violence était un rite de passage”

Vous pointez du doigt des subtilités de classes sociales. Par exemple, en sortant du bureau du directeur de Sainte-Marie après un événement assez lourd, une mère ne parvient à dire à sa fille que *« tiens-toi droite »*. Qu'y a-t-il derrière cette réplique ?
Le père de la narratrice, lui, dit à sa fille que ce n'est pas grave, que ça va aller. Pour moi, c'était extrêmement important de montrer que mon héroïne se sent aimée. Mais il y a autre chose dans ce *« tiens-toi droite »* bourgeois. Cette mère a tout à fait compris comment fonctionne la société patriarcale, ainsi que sa place à elle. Elle ne croit pas que ce carcan disparaîtra un jour. Comme elle ne lutte pas pour qu'il cesse, elle veut que sa fille soit la plus avantagée possible dans cet ordre des choses là. Elle ne lui dit pas *« moi j'ai eu des contraintes en tant que femme mais pour toi, ça va changer »*. Sa posture est de lui faire comprendre que le système est ainsi, qu'il ne changera pas et que pour s'en sortir il faut qu'elle se tienne droite, qu'elle

soit belle et qu'elle épouse un type qui ait de l'argent en la traitant le moins mal possible. Elle peut être brillante, suivre des études, mais à un moment donné, sa place dans le monde sera d'être présentable pour trouver un bon mari et perpétuer le nom.

> **[Il m'est] impossible de proposer [aux adolescents] un monde qui ne changera pas…**

Vous étiez-vous fixé des limites, notamment en abordant la sexualité ?
Il était important que la sexualité figure car cela accentuait l'hypocrisie de cet établissement scolaire. Je pars du principe qu'à 13, 14 ans, même si on peut encore apprendre beaucoup, on est déjà qui on est. Je fais peut-être un peu attention à clarifier certaines choses, même si je ne fais pas d'explication de texte. Je pense à une scène particulière où une jeune fille se retrouve à satisfaire un garçon. Je crois que j'ai fait attention à ce que cette sexualité ne soit pas condamnée dans l'absolu (pourquoi pas, puisque les deux sont d'accord), mais j'ai veillé à faire sentir que l'amour, ce n'est pas ça.

Il y a aussi une espérance dans ce livre, une ouverture à la fin…
C'est vrai que je peux aller vers des constats plus sombres quand j'écris pour les adultes. C'est très important de mettre une note de lumière dans un roman pour adolescents. Impossible pour moi de leur proposer un monde qui ne changera pas… Je veux aussi montrer que la salvation ne peut pas passer seulement par l'amour amoureux, qu'il y a l'amitié, la solidarité… Mon héroïne est aussi capable de se lever, d'être un peu justicière à sa façon. C'est ma façon de dire que les adolescents savent être solidaires, ont des idées très précises, très fortes. Je n'ai pas de leçon à leur donner et je ne me pose jamais en surplomb. C'est plutôt dans mes écrits adultes que j'essaie de créer des électrochocs !

Sainte-Marie-des-Haines-Infinies, de Louise Mey, éd. La Ville brûle, 144 p., 15 €.

Enfants Harcèlement Littérature jeunesse Roman ado